Lettres de soldats face à la guerre des tranchées

René Jacob a été tué à Verdun en 1916. Il était boulanger. Il laissait derrière lui sa femme Lucie, et trois enfants.

Ma chère Lucie

Comment décrire ? Quels mots prendre ? Tout à l'heure, nous avons traversé la ville de Meaux, encore figée dans l'immobilité et le silence, (…) Et alors, subitement, comme si un rideau de théâtre s'était levé devant nous, le champ de bataille est apparu dans toute son horreur.

Des cadavres, ici, sur le bord de la toute, là dans des ravins et les champs, des cadavres noirâtres, verdâtres, décomposés, autour desquels sous le soleil de septembre, bourdonnent des essaims de mouches ; des cadavres d'hommes qui ont gardé des poses étranges, les genoux pliés en l'air ou les bras appuyés au talus de la tranchée : des cadavres de chevaux, plus douloureux encore que des cadavres d'hommes, avec des entrailles répandues sur le sol ; des cadavres qu'on recouvre de chaux ou de paille, de terre ou de sable, et qu'on calcine ou qu'on enterre. Une odeur effroyable, une odeur de charnier, monte de toute cette pourriture. Elle nous prend à la gorge (…). Au moment où je trace ces lignes, je la sens encore éparse autour de moi qui me fait chavirer le cœur. En vain le vent soufflant en rafales sur la plaine s'efforçait-il de balayer tout cela : il arrivait à chasser les tourbillons de fumée qui s'élevait de tous ces tas brûlants ; mais il n'arrivait pas à chasser l'odeur de la mort. « Champ de bataille », ai-je dit plus haut. Non, pas un champ de bataille, mais un champ de carnage. Les cadavres (…). En ce moment, j'ai déjà oublié leurs centaines de figures grimaçantes et leurs attitudes contorsionnées. Mais ce que je n'oublierai jamais, c'est la ruine des choses, c'est le saccage abominable des chaumières, c'est le pillage de maisons…

Karl Fritz était caporal dans l'armée allemande. Il a été tué à Verdun en 1916. Il laissait lui aussi une femme et des enfants.

Chers parents et chères sœurs,

(…) On est venu nous chercher avec des véhicules, et on nous a amenés jusqu'à quelques kilomètres du front de Verdun.

Vous ne pouvez pas avoir l'idée de ce qu'on a vu là-bas. (…) Nous avons passé trois jours couchés dans les trous d'obus à voir la mort de près, à l'attendre à chaque instant. Et cela, sans la moindre goutte d'eau à boire et dans une horrible puanteur de cadavres. Un obus recouvre les cadavres de terre, un autre les exhume à nouveau ? Quand on veut se creuser un abri, on tombe tout de suite sur des morts. Je faisais partie d'un groupe de camarades, et pourtant chacun ne priait que pour soi. Le pire, c'est la relève, les allées et venues. A travers les feux de barrages continus. Puis nous avons traversé le fort de Douaumont, je n'avais encore jamais rien vu de semblable. Là, il n'y avait que des blessés graves, et ça respirait la mort de tous côtés. En plus, nous étions continuellement sous le feu. (…)

Je crois n'avoir jamais été aussi sale. Ce n'est pas ici une boue liquide. C'est une boue épaisse et collante dont il est presque impossible de se débarrasser, les hommes se brossent avec des étrilles (…) par ces temps de pluie, la terres des tranchées, bouleversées par les obus, s'écroulent un peu partout, et mettent au jour des cadavres, dont rien, hélas, si ce n'est l'odeur, n'indiquait la présence. Partout des ossements et des crânes…

Tout le monde était pâle et avait le visage défait. Je ne vais pas vous en raconter davantage sur notre misère, je pense que ça suffit.